

АКАДЕМИЯ НАУК СССР
ИНСТИТУТ РУССКОЙ ЛИТЕРАТУРЫ
(ПУШКИНСКИЙ ДОМ)



И. С. ТУРГЕНЕВ

ПОЛНОЕ
СОБРАНИЕ СОЧИНЕНИЙ
И ПИСЕМ

В ТРИДЦАТИ ТОМАХ

ПИСЬМА

В ВОСЕМНАДЦАТИ ТОМАХ

♦

*Издание второе,
исправленное и дополненное*

ИЗДАТЕЛЬСТВО «НАУКА»

МОСКВА

1989

И. С. ТУРГЕНЕВ

ПИСЬМА

Том шестой

апрель 1864—декабрь 1865



ИЗДАТЕЛЬСТВО «НАУКА»

МОСКВА

1989

Т $\frac{4702010200-082}{042(02)-89}$ Подписное © Издательство «Наука», 1989 г.

ISBN-5-02-011407-3

ПИСЬМА

1864

1600. П. В. АННЕНКОВУ

1 (13) апреля 1864. Париж

Париж.

1-го (13-го) апреля 1864.

Любезнейший П<авел> В<асильевич>, сегодня — только несколько слов. Вследствие разных непредвиденных обстоятельств я выезжаю из Парижа скорее, чем предполагал — а именно через неделю; и потому, если Вы до получения моего письма не выслали мне денег (в случае продажи свидетельств)¹, то я прошу Вас выслать их уже в Баден, по моему адресу: Schillerstrasse, 277. Это раз. *Второе*: я кончил перепиской мою новую повестушку; но так как я при переписывании много прибавил и переделал, то немедленно Вам послать не могу; я обещал умирающему старику Плетневу прочесть ему эту безделку². Особого спеху нет; я Вам ее вышлю дней через пять. Но вот штука, где ее напечатать (если Вы ее одобрите)³? Я Каткову должен 300 руб., но я решительно не хочу у него печататься и, нечего делать, вышлю ему деньги; в ежедневной газете — неловко, в других петербургских журналах — тоже не хочу⁴. Перед самым моим отъездом Салтыков говорил мне, что он хочет издать «Альманах» и просил моего сотрудничества; узнайте от него, пожалуйста, не переменял ли он своего намерения⁵? Вся вещь в 1½ печ. листа. Впрочем, Вы всё это лучше меня решите. Я, *ей-богу, ей-богу*, как только приеду в Ба... займусь статьей о Пушкине⁶, и пришлю Вам до Ваше... тъезда из Петербурга. Мне самому не хотелось бы, чтобы это пропало даром...

Paris,
rue de Rivoli, 210.
Jeudi, 14 avril 1864.

Chère et bonne Madame Viardot, je viens de recevoir votre petit billet ¹ — et je dois dire que je suis content que vous alliez à Carlsruhe; il me semble qu'un changement quelconque brisera cette torpeur, cette horrible immobilité de la situation ². Dans tous les cas, le bon d-r Frisson est là et Carlsruhe est à deux pas de Bade. Je ne puis me rendre compte du pourquoi — mais depuis hier j'ai des sentiments meilleurs. Je pense tant à tout cela, que de pareils va-et-vient sont inévitables. Mais enfin j'ai bon espoir.

Je quitte Paris mercredi ou jeudi de la semaine prochaine au *plus tard*: c'est-à-dire dans une semaine ³. Ces dames ⁴ s'installeront sans moi: je leur laisserai toutes les instructions, et surtout l'argent, nécessaires. A propos d'argent, j'adresse la prière suivante à Viardot. Mon ami Annenkoff, que j'ai chargé de vendre (pour 20 000 francs) les bons du gouvernement provenant du rachat de mes terres, m'écrit qu'il ne pourra me les envoyer que vers le milieu du mois de mai; qu'il pourrait bien les vendre immédiatement, mais à 84 $\frac{1}{2}$ au lieu de 90, ce qui serait une perte assez considérable ⁵. Viardot ne serait-il pas assez bon de me prêter deux mille deux et quelques francs qui, avec les sept cents et quelques que je lui dois, feraient trois mille ⁶? Pomey m'a dit avant-hier qu'il devait toucher le montant de la location de la maison de la rue de Douai ⁷ pour 3 mois. Viardot n'aurait qu'à lui écrire un mot ou bien à son banquier. Il me tirerait d'embarras, je lui serais très reconnaissant et je le rembourserai dès le 15 mai. Dans le cas où il croirait pouvoir le faire, priez-le d'écrire immédiatement.

Je vous adresse la même prière pour les commissions: je ne voudrais pas être retenu un jour de plus à Paris. Depuis deux jours il fait très beau — et je ne veux pas regarder les feuilles vertes qui poussent: je me réserve pour Bade.

Je suis allé hier soir chez Lamartine. Il n'a pas manqué de m'adresser des compliments terribles en ce sens qu'on ne sait que répondre. Il a *insisté* sur l'*admiration* (!) qu'il

a pour moi. Je ne sais pas si je vous ai dit qu'il va publier un *entretien* entier sur moi ⁸... A ce propos, je lui ai dit que j'étais la mouche et lui l'ambre et que je resterais ainsi conservé dans sa gloire, etc. Comme j'avais préparé cette phrase, je ne crois pas l'avoir dite avec toute la naïveté désirable; je crains même d'avoir pataugé. Enfin, c'est toujours très aimable à lui. Il fait plus que jamais l'effet d'un pauvre vieux roi détrôné, je dirais plus: d'un roi de légende: Chilpéric ou Dagobert ⁹. J'y ai rencontré Rey ¹⁰, plus onctueux et plus insinuant que jamais, parlant des épreuves terribles par lesquelles il a passé — et engraisé; vêtu de noir pourtant et portant des gants noirs.

Je viens de relire ma dernière petite plaisanterie chez un pauvre compatriote ¹¹, je dis pauvre, car il se meurt d'un affreux ulcère sur le côté (il y a carie des os, etc., etc.). Cela a plu et fait rire; je crois que ce n'est décidément pas mauvais. Nous le lirons, n'est-ce pas?

P. S. Mille bonnes amitiés à tout le monde; je vous écrirai demain à Carlsruhe à l'Erbprinz. Je vous serre bi cordialement les mains.

Der Ihrige J. T.

1602. ПОЛИНЕ ВИАРДО

3 (15) апреля 1864. Париж

№ 14

Paris,

rue de Rivoli, 210.

Vendredi, 15 avr<il> 1864.

Pas de lettre aujourd'hui, chère et bonne Madame Viardot! Et pourtant vous aviez promis de me donner aujourd'hui vos commissions! L'événement si attendu aurait-il eu enfin lieu ¹? Peut-être aurai-je un télégramme dans la journée. En attendant, je me prépare déjà à partir.

Hier soir, Mme Delessert a conduit ma fille et moi à «Mireille» ². Cette bonne dame avait pris une baignoire — pour faciliter au jeune homme la conversation ³. En effet — il s'est approché — sa place était tout près dans l'orchestre — et il a causé. Ma fille gardant aujourd'hui et hier soir en rentrant un silence obstiné, je ne puis savoir l'impression qu'il a pu faire. J'avoue du reste que je m'en préoccupe médiocrement: c'est son affaire à elle — et maintenant que ces dames vont avoir un appartement permanent à Passy, elles feront ce que bon leur semble ⁴.

De mon côté, j'ai déclaré que je ne dépasserai pas d'un sou la rente que j'ai fixée.

L'impression de «Mireille» ne change plus pour moi: ce qui est charmant reste charmant — ce qui m'a paru faible — me fait le même effet. L'attitude du public est à la glace — on ne bisse plus rien du tout — on n'applaudit pas — et il y a déjà pas mal de places vides. Si Gounod ne fait pas de grands changements, voilà un opéra très remarquable destiné à périr⁵. — Et ce misérable «Lara»⁶ qui triomphe sur toute la ligne! Je vous apporterai pourtant la chanson arabe⁷.

Il fait bien beau aujourd'hui... Ce soleil semble m'appeler à Bade. Mercredi soir j'arrive... Qu'y trouverai-je? Ah! que *cette attente* est pénible!

J'ai attendu jusqu'à 1 heure — je ne sais quoi par exemple... Maintenant je vais expédier cette lettre — et je vous en écrirai une demain à Carlsruhe⁸. J'espère avoir des nouvelles demain matin.

Il y a dans «Le Nord» (dans une revue des théâtres) quelques mots très élogieux sur votre «Orphée» à Carlsruhe: on parle aussi du «Prophète»⁹.

Je suis trop inquiet pour ajouter quelque chose encore à cette lettre; je dis mille choses à tout le monde — et je vous serre les mains de toute ma force.

Der Ihrige
J. T.

1603. ПОЛИНЕ ВИАРДО

4 (16) апреля 1864. Париж

№ 15

Paris,
rue de Rivoli, 210.
Samedi, 16 avril 1864.
8 heures du matin.

Il y a deux heures que je suis levé, chère et bonne Madame Viardot; l'attente de la lettre qui ne peut manquer de venir aujourd'hui m'empêche de dormir. Quelles nouvelles m'apportera-t-elle?

J'ai diné hier chez Mérimée avec Augier. On a causé de beaucoup de choses. Il y avait aussi deux vieilles demoiselles anglaises, chez lesquelles Mérimée demeure à Cannes et qui sont devenues des caniches¹. Elles contribuaient

peu à l'animation de la conversation. Augier est toujours le même: il a beaucoup d'esprit et son esprit est charmant. Il a parlé de Vivier, qui lui aurait fait une cour véritable après une promenade que lui, Augier, venait de faire avec l'Empereur: cela s'allie peu avec le dédain de toutes choses que professe Vivier. (L'Empereur a dit à Augier que Vivier avait de l'esprit, mais que c'était toujours la même chose et qu'il ne fallait pas le voir deux fois de suite... Ces paroles-là sont également en contradiction avec certaines assertions de Vivier.)

Je ne puis pas continuer... je vais me mettre à attendre.

8¹/₂h.

Deux lettres ²... Cela m'a de nouveau fait battre le cœur; j'ai cru à une solution. Mais non; tout reste comme auparavant et pourtant les nouvelles sont meilleures. Je suis très content que vous n'alliez à Carlsruhe chanter «Le Prophète» que l'autre dimanche ³; j'en suis content pour vous d'abord, pour Louise et pour moi; car j'assisterai certainement à cette représentation (si rien ne m'arrive), puisque je quitte Paris *mercredi soir ou jeudi matin*. Toutes vos commissions et celles de Viardot seront ponctuellement remplies; j'espère qu'il aura la bonté de faire ce que je lui demandais dans ma lettre d'avant-hier et qu'il m'enverra un petit mot soit pour Pomey, soit pour son banquier ⁴. Nous dînons aujourd'hui avec Pomey et nous allons ensuite voir Fr. Lemaître dans une nouvelle pièce, «Le comte de Saullès», il paraît qu'il y est excellent ⁵.

Les arbres des Tuileries sont presque entièrement couverts de feuilles — mais je ne veux avoir de sentiments printaniers qu'à Bade. L'air est encore froid — et la lenteur avec laquelle le printemps arrive nous paraît un peu insipide, à nous autres Russes, habitués que nous sommes à une explosion violente, presque brutale de la vie arrêtée et enfouie pendant cinq mois sous la glace et la neige. Pourtant, je suis sûr que le printemps va me paraître charmant là-bas.

Que dites-vous de la réception de Garibaldi à Londres? C'est un grand spectacle, le seul auquel on puisse attribuer, maintenant, le nom de religieux ⁶. Avec toutes ses faiblesses, c'est un saint, et c'est comme tel qu'on l'acclame et qu'on le salue. A tout prendre, il vaut bien St. Cucufin ou cet incompréhensible St. Joseph ⁷. Lisez les détails dans le «Times»: cela en vaut la peine. Mlle Marx l'a, je pense.

Quand je me figure que dans une semaine il y aura déjà deux jours que je serai arrivé à Bade, j'ai envie de faire une petite cabriole dans la chambre. Mais la crainte de faire écrouler la maison m'arrête.

A bientôt. Mille amitiés à Viardot, à tout le monde. — Je vous baise les mains avec la plus grande affection.

Der Ihrige
J. T.

1604. РУДОЛЬФИ

4 (16) апреля 1864. Париж

210, rue de Rivoli.
Sonnabend, d. 16 Apr.
2 Uhr vorm.

Mein lieber Rudolphi ¹, eben bekomme ich einen Brief von Mr > Scobeleff — sie bittet mich mit Ihnen entweder heute abend um 9 Uhr zu kommen — oder morgen vormittags. Heute ist es mir unmöglich — und deswegen bitt'ich Sie morgen zwischen 12 und 1 U<hr> zu mir zu kommen — und wir gehen dann zusammen. Wer wird Sie aber accompagnieren?

Achtungsvoll und ergebenst
I. Turgeneff.

1605. ПОЛИНЕ ВИАРДО

5 (17) апреля 1864. Париж

№ 16

Hourra! Vive la république! Vive Dieu! C'est fini enfin! Ouf! bravo! brava surtout! Voilà tout ce que je puis dire. Dimanche le 17 avril 1864, à 8 h. 35 m. du matin! Je cours chez Pomey lui porter le bienheureux télégramme... Quand je vous disais que c'était un garçon ¹. Du reste, vous le disiez aussi. Vive la république!

10 h ¹/₂.

J'ai trouvé ce gros épicurien dans son lit, je l'ai réveillé brutalement et vous pouvez vous imaginer qu'il n'en a pas été fâché. Il s'est levé pour vous écrire, et moi j'ai expédié un télégramme à la *grand'maman*, et rentré à la maison, j'y ai trouvé une bonne et charmante lettre de cette même grand'maman. Quant au jeune Héritte, qui, j'en suis sûr, a déjà dit ou fait comprendre une foule

de choses spirituelles, il a tenu à être un *Sonntagskind*, sachant bien l'idée de bonheur et de succès qu'on y attache, avec raison, en Allemagne². Maintenant il faut surtout bien se reposer, ne faire aucune imprudence, dormir enfin des 10 heures de suite; et puis, quand les forces seront tout à fait revenues — ma foi! on pincera une petite polka avec son vieil ami et parrain! Du reste, avec les soins qui entoureront Louise, avec le bon docteur Frisson, tout marchera comme sur des roulettes. J'espère avoir demain quelques détails sur le grand événement, qui, à en juger d'après votre lettre d'aujourd'hui, est venu assez subitement; — j'espère aussi connaître le nom du jeune homme, car enfin ce ne sera pas *Catherine*³! (à propos de cela, j'écris aujourd'hui même à Bellefontaine, où la réjouissance sera certainement très grande)⁴.

Je remercie infiniment le bon Viardot de son obligeance: il me tire d'un assez grand embarras⁵. Votre description du concert d'avant-hier et de tout ce qui s'en est suivi m'a fait le plus grand plaisir; j'avoue pourtant que tout en restant enchanté d'entendre «La Symphonie héroïque», telle que le maître l'avait pensée — j'aurais surtout été bien aise de voir le moment où l'on vous a offert cette couronne et d'entendre tous ces applaudissements⁶. Je ne saurais vous dire combien je suis ravi de l'idée de vous entendre dans «Le Prophète», et surtout dans «Norma», que je ne vous ai entendu chanter depuis Pétersbourg, bien, bien longtemps⁷. Quant au «Joseph» de Méhul⁸, c'est impossible: je partirai d'ici au moment où on le jouera, c.-à.-d. mercredi à 8 h. du soir et j'arriverai le lendemain matin, si Dios quiere, dans ce cher et bien-aimé Bade. Je vous rapporterai tout ce que vous demandez, très exactement.

Je vous vois assise près du petit berceau; ah! que les premiers cris d'un enfant doivent être doux à l'oreille d'une mère! N'est-ce pas, chère filleule? Je vous embrasse tous, sans exception — et vous dis, à bientôt — au revoir!

Der Ihrige
J. T.

№ 17

Paris, rue de Rivoli, 210.
Lundi, 18 avril 1864.

Chère Madame Viardot, je me mets à table ce matin, on dirait que c'est pour manger, non, pour vous écrire (ce qui m'est bien plus agréable) — avec le cœur beaucoup plus tranquille que tous ces jours-ci et j'attends l'arrivée du domestique portant la lettre — avec impatience — avec une très grande impatience — mais sans appréhension.

Eh bien, il est rentré et m'a apporté deux lettres — mais rien de vous. Je comprends bien que vous avez eu autre chose à faire toute la journée d'hier — et puis la poste de Bade vient quelquefois plus tard... pourtant! J'étais bien avide des détails; et puis... enfin une lettre est toujours une excellente chose. Mais elle viendra peut-être encore.

Midi.

Hélas non, je vois qu'il faut en faire son deuil pour aujourd'hui. Ce sera pour demain.

J'ai passé la soirée d'hier chez Mme Scobelegg; j'y ai mené Monsieur Rudolphi, vous savez, ce jeune baryton allemand que je vous ai fait entendre une fois. Il a fait de grands progrès et désirerait se rendre en Italie. Mais il n'a pas d'argent, on va lui faire une collecte, etc. Il a fait une bonne impression¹. Mme S<cobelegg> avait invité une quinzaine de personnes, parmi lesquelles j'ai retrouvé des vieilles connaissances. Mme S<cobelegg> a chanté — fort bien, ma foi: sa voix a beaucoup gagné en volume; elle prend les notes basses un peu de gorge. Elle ne rêve qu'à Bade et au bonheur de reprendre des leçons avec vous. Elle me donnera une lettre que je vous porterai. J'ai revu chez Mme S<cobelegg> le long Wassiltchikoff², qui m'a donné quelques détails très intéressants sur votre représentation d'«Orphée» à Carlsruhe³. Il faudrait envoyer à Pomey quelque article sur votre dernier concert: mais nous en parlerons à Bade.

Je compte toujours partir après-demain soir—ou jeudi matin au plus tard. Dieu! que c'est bon d'écrire cela, et que ce sera meilleur de le faire!

Pomey et moi, nous sommes allés avant-hier à l'Ambigu voir Frédérick Lemaître dans «Le comte de Saulles»⁴. Ce vieux lion tout pelé a encore quelques beaux rugisse-

ments. — Il a les joues boursoufflées à force d'être vieux — c'est triste à voir. La pièce elle-même est bonne; il y a des scènes originales et vraies: elle est d'un Monsieur Plouvier.

J'ai vu hier Schelle; il a paru très content de savoir^a les bonnes nouvelles que je lui ai données de Louise.

Vous recevrez cette lettre demain, écrivez-moi vite un mot de réponse, que je pourrai encore recevoir mercredi matin. Vous pouvez encore me donner des commissions. A propos, vous ne m'avez rien dit de Millet. Je pourrais encore lui transmettre votre désir⁵.

Nous dînons aujourd'hui avec Pomey et nous passons la soirée ensemble. C'est la soirée d'adieu.

Allons, au revoir dans trois jours, si Dios quiere! Mille choses à tout le monde; un shakehands bien cordial à vos chères mains.

Der Ihrige
J. T.

1607. П. А. ПЛЕТНЕВУ
8 (20) апреля 1864. Париж

Париж.
Rue de Rivoli, 210.
Среда, 20-го апр. 1864.

Любезнейший Петр Александрович, посылаю Вам мою карточку с желанием, чтобы она хоть изредка Вам напоминала человека, Вас искренно любящего. «Призраки» — я, к сожалению, послать Вам не могу — но постараюсь доставить Вам их из Бадена¹.

Надеюсь свидеться с Вами еще в Париже — усердно кланяюсь Вашей жене и дружески жму Вам руку.

Душевно Вам преданный
Ив. Тургенев.

1608. ЖЕРВЕ ШАРПАНТЬЕ
8 (20) апреля 1864. Париж

Mon cher Monsieur,

J'étais venu vous parler d'une traduction d'un poème russe de Lermontoff, revue par Mérimée¹, que je tiens à votre disposition ainsi que d'une traduction d'un de mes récits qui vient de paraître en Russie². — Je regrette de ne vous avoir pas trouvé à la maison car je pars demain

^a Далее зачеркнуто: que

soir pour Bade. Si vous désirez me voir, vous n'avez qu'à me faire savoir aujourd'hui — quand je pourrai venir demain.

Mille amitiés
J. Tourguéneff.

Mercredi 1 h<eure>.

1609. Н. А. МЕЛЬГУНОВУ

11 (23) марта — 9 (21) апреля 1864. Париж

Любезнейший Н<иколай> А<лександрович>. Не могу Вас ничем утешить. Эпидемия безденежья свирепствует во всех знакомых карманах — всякий вздыхает и ждет присылки. Распутица, точно, помешала — вчера пришло ко мне письмо с жалобами на нее от моего дяди (который управляет моим имением)¹ — и только. Вместо денег — жалобы... у меня всего осталось 49 фр. С этим надо жить до присылки. Крайне сожалею, что не могу Вам помочь — я бы Вам советовал лучше обратиться с письмом к посланнику². А от Плетнева ждать нечего³.

Посылаю Вам обратно телеграфическую депешу^а — постараюсь зайти сегодня.

Ваш И. Тургенев.

1610. Н. В. ЩЕРБАНЮ

9 (21) апреля 1864. Париж

Четверг, 21 апреля 1864.^б

Я уезжаю сегодня вечером в Баден и пишу Вам несколько строк для того, чтобы напомнить Вам о подписке на «Nord» на имя г-жи Марии Иннис, с 1 мая, хоть на три месяца — в Пасси, rue Basse, 10¹. Кланяюсь Вашей жене, искренно жму Вам руку. Вы знаете, что мой адрес в Бадене — Schillerstrasse, 277.

Преданный Вам
Ив. Тургенев.

^а Далее зачеркнуто: и вторично

^б В тексте публикации далее: (Париж)